

Americas, Andes . . .

**L'ICONOGRAPHIE MOCHICA
ET LES REPRÉSENTATIONS DE SUPPLICES**

PAR ANNE-MARIE HOCQUENGHEM

TOME LXVII

EXTRAIT



AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
MUSÉE DE L'HOMME
PARIS
1980-1981

L'ICONOGRAPHIE MOCHICA ET LES REPRÉSENTATIONS DE SUPPLICES

par Anne-Marie HOCQUENGHEM

LES REPRÉSENTATIONS DE SUPPLICES

Sur des objets en terre cuite et en métal déposés dans les tombes mochicas, sur la côte nord du Pérou entre – 200 et 700, il se trouve des représentations de supplices qui diffèrent des représentations de sacrifices.

C'est faute de termes plus adéquats, que nous utilisons « supplice » et « sacrifice » dans le contexte de la culture mochica, en les libérant de toutes nos connotations actuelles.

Les hommes sacrifiés sont des prisonniers. Ils sont assis, une corde au cou, les mains liées dans le dos et ils ont la gorge tranchée (Hocquenghem, 1978a).

Les hommes ou les femmes suppliciés sont attachés à des piloris, des troncs d'arbres ou des constructions en bois (ph. 1, Donnan, 1976, fig. 113 et 1978, fig. 148, 254). Ils ont le dos ou le visage écorché (ph. 2, Larco Hoyle, 1965, fig. 34 et 1966, fig. 34 ; Donnan, 1976, pl. 9, 1978, fig. 147). Ils sont lapidés (Larco Hoyle, 1938-39, fig. 216, 217). Ils sont livrés à la voracité des vautours (Larco Hoyle, 1938-39, fig. 215, 1965, fig. 22 ; Kutscher, 1950, fig. 29). Enfin ils sont exposés près des tombes et des temples (Donnan, 1976, fig. 2 a, b, c, pl. 8, fig. 61, 62, 65 et 1978, pl. 88, fig. 143 ; Donnan et McClelland, 1979, fig. 1-16, 40-44).

Larco Hoyle (1938-39, p. 158 et 1965, table des illustrations) pense que les scènes de supplices représentent les châtiments infligés par les Mochicas aux adultères, mais ne donne pas les raisons de son interprétation. Kutscher (1950, p. 27) indique que ces scènes peuvent illustrer les peines réservées aux adultères, puisque des hommes et des femmes sont attachés ensemble à des piloris. Elles pourraient illustrer également, d'après un ancien mythe, des comportements envers les voleurs. Donnan (1976, p. 82 et 1978, pp. 87 et 95, 1979, pp. 11-13) rapproche ces scènes des descriptions de la Calancha (1638, p. 556) à propos des châtiments réservés, sur la côte nord du Pérou avant l'arrivée des Espagnols, à ceux qui ne respectaient pas l'ordre, en particulier aux mauvais guérisseurs et aux voleurs.

Nous nous proposons d'essayer de retrouver les significations possibles de ces scènes en les considérant non pas en elles-mêmes, mais replacées dans le contexte de l'ensemble des représentations mochicas dont elles font partie. Nos interprétations seront ensuite confrontées à celles de Larco Hoyle, Kutscher et Donnan.

L'ICONOGRAPHIE MOCHICA

L'iconographie mochica est présentée, d'une part, sur des corps et du matériel funéraire et, d'autre part, sur des murs de temples.

Un corpus photographique de plus de 4000 pièces en céramique conservées dans les collections du Musée de l'Homme de Paris, du «Museum für Völkerkunde» de Berlin, du «Museum für Völkerkunde» de Hambourg, de l'«Ubersee Museum» de Brême, du «Rautenstrauch-Joest Museum» de Cologne, du «Museum für Völkerkunde» de Munich et du «Museo Nacional de Antropología y Arqueología» de Lima, ou publiées dans les ouvrages qui traitent de l'art de l'ancien Pérou, a été constitué puis analysé.

Ce travail nous a conduit à faire quelques remarques sur l'organisation de l'iconographie mochica. Les différentes représentations ne sont pas indépendantes les unes des autres. Chacune peut être replacée dans le contexte de l'une ou de l'autre des quelques scènes complexes. Chacune de ces scènes est susceptible d'être reprise un grand nombre de fois, dans toute sa complexité, ou dans chacun de ses détails à l'aide de moyens d'expression artistique variés, sur des supports de forme ou de nature différentes. Chacune des actions présentées est sujette à une double représentation ; elle peut se jouer dans un monde «fabuleux» ou dans un monde «réel».

La structure interne de cette iconographie implique qu'une même logique doit rendre compte de l'ensemble des représentations, comme des scènes et encore, de chacun de leurs détails.

Il faut donc s'attacher à reconstituer le sens global de l'iconographie. Celui-ci perçu, il sera possible, à sa lumière, d'entrevoir la ou les significations particulières de chacune des scènes et de leurs différentes parties (Hocquenghem, 1977a).

Les images sont incapables de se dépasser, de s'expliquer elles-mêmes. Si nous nous posons des questions à propos de leur sens et de leurs fonctions, c'est à nous de répondre en les interprétant. Interpréter des images d'un autre univers, c'est aussi, quel que soit l'effort d'objectivité que nous tentions, refléter le nôtre. Pour réduire l'inévitable part de subjectivité dans notre tentative d'interprétation de l'iconographie mochica, nous avons essayé de nous replacer dans un monde proche de celui des agriculteurs andins.

Dans les Andes, le paysage est en escalier, aux marches contrastées qui descendent de l'Est vers l'Ouest, du levant vers le couchant, des montagnes vers l'océan. Cette région est soumise à l'alternance d'une saison humide, d'une saison sèche et l'eau nécessaire à l'irrigation des champs descend des Andes dans les vallées puis va se perdre dans le Pacifique. Les agriculteurs andins sont en partie déterminés par cet environnement et leur vie dans cette nature doit influencer leurs systèmes de représentation symboliques. Ces conditions naturelles qui faisaient partie du cadre de vie des Mochicas et qui devaient marquer leurs comportements et leurs pensées, sont restées les mêmes pour les paysans

d'aujourd'hui. Le présent peut donc nous aider à pénétrer dans le passé. Pour reconstituer un monde proche de celui des Mochicas, il faut entrer dans celui des Indiens Quechuas ou Aymaras et dans celui plus éloigné des Incas.

Dans ce but, nous avons rassemblé les observations que nous avons pu faire au cours de deux séjours dans les Andes en 1957 et en 1972 et réuni les informations des ethnologues et des ethno-historiens sur les coutumes et les croyances andines. Les discussions avec Carmen Muñoz-Bertrand, Olinda Celestino, Teresa Valiente et Jurgen Golte ont largement orienté notre recherche et nous avons utilisé les travaux mentionnés dans la bibliographie.

Les différentes scènes de l'iconographie mochica ne nous ont pas paru traiter de la vie quotidienne et profane, mais de la vie cérémonielle et sacrée. Elles nous ont semblé illustrer des mythes et des rites (Hocquenghem, 1977a, b, 1979a).

Puisque cette iconographie est présentée, dans la plupart des cas, sur du matériel funéraire, nous avons d'abord supposé qu'elle était en relation avec les morts, avec les rôles qu'ils avaient tenus de leur vivant et ceux qu'ils devaient remplir dans l'au-delà. Nous avons donc tenté de retrouver les fonctions attribuées aux ancêtres mythiques et aux défunts dans la « cosmovision andine ».

L'étude des relations qui unissent les hommes à leurs ancêtres dans les Andes nous a permis ensuite de réaliser que les mythes et les rites en rapport avec la mort, le sont aussi avec la vie.

Les mythes et les rites andins paraissent établir des parallèles entre le cycle des phénomènes naturels, des astres et des saisons, le cycle de la reproduction animale et végétale et le cycle de la vie et de la mort des hommes. Plusieurs lectures peuvent donc être faites d'une même scène. Jouée par des ancêtres mythiques, elle est à considérer comme un acte d'instauration, le modèle d'un rite à perpétuer. Jouée par des hommes, elle peut à la fois avoir le sens d'un rite agraire qui tend à assurer la fertilité végétale et animale et d'un rite de passage, qui tend à faciliter la traversée des différentes étapes de la vie.

Le rite peut s'effectuer collectivement à un moment de l'année déterminé par le cycle naturel ou se pratiquer en privé à l'occasion des circonstances imposées par la vie à chacun.

Les mythes et les rites peuvent avoir pour origine des réalités historiques et leurs célébrations peuvent être observées, à un moment donné et de l'extérieur, comme un événement particulier.

D'après cette interprétation du sens de l'iconographie mochica, chaque scène doit illustrer un comportement rituel andin, dont la signification peut être éclairée par celle d'un comportement semblable observé par des chroniqueurs, rapportés par des ethno-historiens, ou décrits par des ethnologues.

De nos jours, comme à l'époque inca, les comportements rituels se manifestent à l'occasion des cérémonies qui se déroulent chaque année suivant le même cycle. La corrélation entre le calendrier des tâches rituelles et celui des tâches agricoles, bien que les cérémonies soient très nettement en relation avec l'agriculture, n'est pas facile à établir du fait que dans les Andes, les périodes de l'année propices aux semailles varient d'une région à l'autre et suivant les altitudes. Théoriquement, d'après le calendrier rituel, il n'y a qu'une seule récolte par an ; pratiquement, suivant les conditions naturelles, il peut y en avoir deux (Guaman Poma de Ayala, 1936, pp. 235-260, 1130-1167). Le calendrier rituel andin se trouve donc être aussi bien ou aussi mal adapté au cycle naturel des vallées

de la côte qu'à celui des hautes terres. Les chroniqueurs décrivent chacune des douze cérémonies qui s'effectuaient pendant les douze mois lunaires de l'année inca. Bien qu'ils ne s'accordent entre eux, ni sur les noms des mois incas, ni sur la corrélation entre ceux-ci et les mois espagnols, il est possible de reconstituer le calendrier cérémoniel inca en tenant compte du fait que les rites les plus importants avaient lieu aux solstices et aux équinoxes. Ces événements, faciles à observer, devaient déterminer le calendrier des tâches sacrées et profanes. Aujourd'hui ces tâches sont réglées par le calendrier des fêtes de l'Eglise.

Si nous arrivons à établir des ressemblances formelles entre les cérémonies indiennes et incas et les scènes de l'iconographie mochica, nous pourrions proposer des interprétations des images, basées sur des informations ethno-historiques et ethnologiques. Des difficultés surgissent du fait que ces interprétations, fondées sur des survivances d'anciens rites andins, doivent tenir compte d'une évolution et du choc de la conquête. Nous avons d'abord tendance à insister sur les continuités pour essayer de comprendre l'iconographie mochica, mais les changements une fois constatés seront analysés et dans la mesure du possible expliqués (Hocquenghem, 1978a, b, c, 1979a, b, c).

LES REPRÉSENTATIONS DE SUPPLICES ET LES CÉRÉMONIES ANDINES

Pour reconstituer la signification des représentations de supplice, comme pour renforcer notre interprétation de l'ensemble de l'iconographie mochica, il faut essayer de retrouver la cérémonie inca ou encore actuelle pendant laquelle se pratiquent des actes qui peuvent être rapprochés de ceux qui figurent dans les grandes scènes complexes qui se jouent près des tombes et des temples (Donnan, 1976, fig. 2a, b, c, pl. 8 et 1978, pl. 8 et 1978, pl. 88, fig. 143 ; Donnan et McClelland, 1979, fig. 1-16 et fig. 40-44). Dans ces versions mythiques, au-dessus du temple dans lequel a lieu une offrande de strombes, sont représentés les supplices ; au-dessus d'une tombe dans laquelle se trouve un cercueil retenu à l'aide de deux cordes et entouré de personnes qui tiennent des bâtons et des sonnailles, figurent un chien, un lama, un crapaud et un petit animal difficile à identifier (ph. 3, Donnan et McClelland, 1979, fig. 1-16, 40-44).

Guaman Poma de Ayala (1936, pp. 254-255) dans sa description des rites pratiqués pendant le cinquième mois de la saison sèche, à l'occasion de la cérémonie de l'Uma Raimi Quilla, mentionne des supplices. Les Incas attachaient sur la place publique des lamas et des chiens, ils les affamaient, les battaient et les faisaient hurler de souffrance. Les hommes, les femmes, les enfants, les malades, les vieux et les vieilles, c'est-à-dire tous les membres de la communauté, pleuraient, gémissaient, criaient et se désespéraient avec leurs chiens. Pendant ce mois de la saison sèche, les Incas imploraient leur créateur et leurs ancêtres pour qu'ils envoient de l'eau afin de mettre fin à la sécheresse, cause de leurs misères. Ils devaient exposer leurs peines, leurs douleurs, leurs malheurs, dans l'espoir de recevoir en échange la possibilité de survivre.

De nos jours, les lamas et les chiens ne semblent plus être maltraités en vue d'obtenir de l'eau, du moins ouvertement. Dans la région du lac Titicaca, des supplices sont infligés aux crapauds ; ceux-ci sont exposés au soleil, sur les sommets des montagnes, près des

demeures des ancêtres mythiques, leurs cris devant faire venir l'eau (Tschopik, 1946, p. 567). Dans la région d'Azuay et Cañar, en Equateur, des mythes mettent encore en rapport les appels à l'eau des crapauds et un personnage féminin. La mère mythique, la « Mama Huaca », qui a de longs cheveux noirs coiffés avec un peigne d'or et vêtue d'une jupe jaune couleur de la lune, *quilla*, a un jour jeté une malédiction aux crapauds : ceux-ci avaient demandé de l'eau lorsqu'elle était sortie de sa « huaca » et ses cheveux mouillés étaient devenus blonds (Landivar, pp. 113-114). Au Pérou, d'après une information de Duviols (1974-76, p. 292), des jeunes filles sont chargées de lancer à l'aide d'une fronde des boulettes de maïs ou de blé, la « parpa », pour obtenir de l'eau ; lapider reste un geste propiciatoire.

Il faut tenir compte du fait que les Incas avaient tendance à limiter les sacrifices et les supplices à ceux d'animaux domestiqués. Des parallèles peuvent donc être faits entre les supplices rituellement infligés aux êtres humains et suivant le mythe aux ancêtres mythiques, d'après les images mochicas, et ceux infligés aux animaux domestiqués d'après la description et le dessin de Guaman Poma de Ayala, et encore ceux infligés aux crapauds ou réduits à un geste symbolique de lapidation d'après les informations des ethnologues.

L'analyse des différents éléments iconiques indique que le rapprochement entre ces actes rituels, actuels, incas et mochicas, n'est pas uniquement formel mais qu'ils devaient tous avoir une même signification.

Les sonnailles qui sont agitées près du cercueil dans les scènes de supplices sont aussi tenues par les défunts dans les scènes de « danses macabres ». Ces dernières ont été mises en parallèle avec les rites du sixième mois de la saison sèche, quand les ancêtres viennent recevoir les offrandes que les hommes leur présentent en échange de l'eau (Hocquenghem, 1978a).

Les offrandes de strombes sont en relation dans les Andes avec l'eau et les demandes d'eau. Ces coquilles marines proviennent de l'océan, la « Mamacocha », la mère des eaux. Elles sont offertes aux sources et aux lagunes, les « cochas », qui sont considérées comme les filles de la « Mamacocha », pour qu'elles ne se tarissent pas. Ces coquilles sont aussi présentées aux ancêtres mythiques, les « Huacas », et aux défunts qui sont responsables du sort de leurs descendants et qui sont chargés d'envoyer l'eau nécessaire à leur survie (Arriaga, 1920, p. 47 ; Villagomez, 1919, p. 166 ; Murra, 1975, pp. 255-267 ; Hocquenghem, 1979a).

L'eau, dans la cosmovision andine, est le sang des ancêtres qu'ils laissent couler pour permettre la vie des hommes. Ceux-ci pour survivre doivent respecter les rites (Ossio : communication non publiée sur le symbolisme de l'eau).

Dans le cadre des rapports d'échange entre ce qui s'oppose et ce qui se complète, à la base de toute relation dans les Andes, il semble que la douleur et la mort ardue soient considérées nécessaires pour assurer, en contre-partie, le plaisir et la vie facile. Il faut remarquer à ce propos que les rites pratiqués pendant le cinquième mois de la saison sèche, en attendant l'arrivée de l'eau, peuvent être qualifiés de pénibles. Pendant la période opposée et complémentaire de l'année, les rites pratiqués pendant le cinquième mois de la saison humide, en attendant la récolte, peuvent être qualifiés, eux, d'agréables (Guaman Poma de Ayala, 1936, pp. 242-243 ; Kutscher, 1950, fig. 65 et Hocquenghem, 1979c).

Les rapports d'opposition et de complémentarité sont donc sensibles, non seulement au niveau des rites eux-mêmes mais aussi à celui de leur agencement dans le calendrier

cérémoniel. Si nos rapprochements entre les rites actuels, incas et mochicas sont justifiés, les supplices feraient partie des actes rituels pratiqués au cours d'une cérémonie, pendant le cinquième mois de la saison sèche, dans le but d'obtenir de l'eau.

A propos des échanges vitaux entre les Mochicas et leurs ancêtres, il faut remarquer que sur l'objet en cuivre (Donnan, 1976, fig. 113 et 1978, fig. 254), une sonnaïlle emmanchée sur un long couteau, se trouvent réunis un supplicé, l'ancêtre mythique rayonnant que nous associons au soleil, l'ancêtre féminin aux longues tresses que nous associons à la lune et deux autres êtres mythiques qui tiennent l'un un casse-tête et l'autre un « tumi ». Cette sonnaïlle figure elle-même près de la litière de l'ancêtre mythique rayonnant, dans une scène de sacrifice (Kutscher, 1950, fig. 62). De forme très spéciale, elle doit avoir une fonction dans le cadre des offrandes de sang et de vies humaines.

LES REPRÉSENTATIONS DE SUPPLICIÉS ET LES COUTUMES ANDINES

Des images qui traitent de la vie cérémonielle des Mochicas peuvent, accessoirement, informer sur leur vie quotidienne, ceci d'autant plus si la distinction entre le sacré et le profane relève plutôt de notre système de classification que du leur. Les représentations mythiques et rituelles qui correspondent à des cérémonies célébrées pendant le cinquième mois de la saison sèche, au moment où l'avenir de la communauté n'est plus assuré, où la survie est menacée par le manque d'eau, devraient offrir des données iconographiques sur des comportements de détresse, en cas d'insécurité, devant des événements imprévisibles qui remettent en question l'ordre établi.

Ces comportements de détresse pourraient se manifester par exemple, au moment où la mort fait irruption dans l'ordre particulier. L'analyse des éléments iconiques des scènes en rapport avec les représentations de supplices devraient informer sur les coutumes funéraires des Mochicas. Effectivement, ils illustrent les tombes mochicas telles que les archéologues les ont découvertes. Le corps du défunt est étendu dans un cercueil sur lequel un masque est posé. Il est entouré d'offrandes (Hocquenghem, 1979a).

Ces mêmes comportements de détresse pourraient se manifester au moment où des fautes graves, susceptibles de troubler l'ordre social, sont commises. Il se trouve en fait que des supplices semblables à ceux représentés sur les vases mochicas étaient infligés comme châtiments dans les Andes avant l'arrivée des Espagnols. Les traîtres, les mauvais guérisseurs, les adultères et les voleurs étaient livrés aux animaux féroces, lapidés, exposés sur des piloris à la vue de toute la communauté (Guaman Poma de Ayala, 1936, pp. 302-307 ; La Calancha, 1638, p. 556 ; Rowe, 1948).

Les termes « traîtres », « mauvais guérisseurs », « adultères », « voleurs », de même que « supplices » et « sacrifices » ne doivent pas être pris directement aux sens que nous leur donnons aujourd'hui, lorsqu'ils sont transposés dans le contexte de la culture mochica. Nous pouvons supposer que « traîtres » et « mauvais guérisseurs » étaient ceux qui ne se conformaient pas aux mythes ou les connaissaient mal, donc, ne pouvaient pas interpréter les signes et commettaient ce que nous pourrions appeler des fautes idéologiques. « Adultères » étaient avant tout ceux qui remettaient en cause le modèle d'échange et attaquaient les structures sociales. « Voleurs », ceux qui, en s'appropriant

personnellement des biens, menaçaient les structures économiques. Les attitudes envers les personnes qui sortaient des normes restent à étudier plus précisément puisqu'elles informent sur les institutions et les formes de gouvernement.

Les comportements de détresse devraient aussi se manifester à l'occasion des événements qui bouleversent l'ordre naturel. De fait, des supplices étaient infligés aux animaux au moment des éclipses. Celles-ci sont difficiles à prévoir et provoquent, aujourd'hui encore, des moments de panique. Si la lune disparaît, les femmes ont peur de mourir, si le soleil s'obscurcit, les hommes craignent la mort ; la réaction devant cette menace est de battre les chiens, de faire du bruit, de crier, de pleurer (Arriaga, 1920, p. 65 ; Villagomez, 1919, p. 174 et information personnelle du Dr Valiente).

Ces mêmes comportements doivent avoir lieu au moment des catastrophes naturelles qui sont fréquentes dans les Andes, en particulier les tremblements de terre. D'autres circonstances peuvent sans doute donner lieu à des comportements de détresse, mais dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons pas encore les rechercher dans la littérature ethnographique.

Voir, avec Larco Hoyle, Kutscher et Donnan, les scènes de supplices comme des représentations de peines infligées par les Mochicas à ceux qui ne respectaient pas leurs règles, est donc justifié. Nous avons simplement regardé les mêmes images avec une optique plus complexe, qui permet de les approcher sans les isoler de leur contexte et de distinguer plusieurs niveaux d'information, donc, de proposer plusieurs points de vue de lecture.

FONCTIONS DES REPRÉSENTATIONS DE SUPPLICES

Les fonctions des représentations de supplices ne sont indépendantes, ni de celles de leurs supports, ni de celles de la cérémonie qu'elles illustrent.

Les objets sur lesquels les images mochicas sont présentées sont utilisés au cours des différentes cérémonies puisqu'ils figurent dans l'iconographie. Les murs des temples font partie de l'entourage où ces cérémonies prennent place. La fonction des supports de l'iconographie est donc utilitaire dans le cadre de l'accomplissement des tâches rituelles. Comme les objets sont aussi déposés près des morts et que les tombes ne sont pas également riches en matériel funéraire, ils peuvent être perçus comme des symboles de statut social, des signes d'appartenance à l'élite chargée de pratiquer les rites, des indices qui permettent de replacer les défunts dans l'ordre social (Hocquenghem, 1979).

Nous hésitons ici à entrer dans les discussions sur les fonctions des rites mais nous pouvons remarquer que, d'après ce que les Indiens expriment encore eux-mêmes aujourd'hui, les cérémonies andines visent, en respectant les traditions ancestrales, à assurer la continuité de la vie. De génération en génération, les mêmes gestes accomplis aux mêmes moments de l'année ont les mêmes buts : conserver l'ordre instauré par les ancêtres. Déposer ces objets et ces images dans les tombes avec les morts, c'est peut-être, d'après la « cosmovision andine », permettre aux défunts de continuer à accomplir leurs tâches dans l'autre monde et assurer la survie de leurs descendants, mais c'est aussi faire prendre conscience aux vivants de leur dépendance des ancêtres, renforcer le culte et maintenir l'ordre.

Dans cette optique, chaque image est porteuse d'une idéologie ; elle peut être considérée comme un instrument de gouvernement. La fonction de l'iconographie mochica, des objets sur lesquels elle est figurée, et des cérémonies qu'elle illustre est donc de représenter les règles, d'encadrer, de stabiliser, de préserver des institutions ancestrales.

Les représentations de supplices qui illustrent des actes effectués dans des situations de détresse, dans des moments où l'ordre naturel, social ou particulier doit être maintenu rituellement, ou pratiquement, sont utilisées pour renforcer le système de reproduction des modes de vie et de pensée mochicas.

Ces interprétations, il faut le redire, restent subjectives et ne sont en aucune façon définitives. Elles doivent être remises en question et au mieux, comme celles de Larco Hoyle, Kutscher et Donnan, elles se trouveront dépassées quand il sera possible de regarder les images mochicas à travers un objectif plus perfectionné qui permettra de les considérer dans le contexte plus large des comportements humains.

BIBLIOGRAPHIE

- ALENCASTRE, A. et DUMÉZIL, G., 1953. Fêtes et usages des Indiens de Langui, *Journal de la Société des Américanistes*, Paris, t. XLII, 22-118.
- ARRIAGA, P., 1920. *La Extirpación de la idolatría en el Perú*, Lima.
- CALANCHA, A. de la, 1638. *Corónica moralizada del Orden de San Augustin en el Peru, son secenos egeplares en esta monarquia*, Barcelona.
- CASAVARDE DE ROJAS, J., 1970. El mundo sobrenatural en una comunidad, *Allpanchis Phuturinga*, Cuzco, no. 2, 121-243.
- COBO, B., 1890-95. *Historia del Nuevo Mundo*, Séville.
- DONNAN, C., 1976. *Moche Art and Iconography*, UCLA Press, Los Angeles.
- , 1978. *Moche Art of Peru*, Museum of Cultural History, University of California, Los Angeles.
- DONNAN, C. et McCLELLAND, D., 1979. *The burial theme in Moche Iconography*, *Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology*, no. 21, Dumbarton Oaks, Washington.
- DUVIOLS, P., 1974-76. Sumaq t'ika ou la dialectique de la dépendance, *Journal de la Société des Américanistes*, Paris, t. LXIII, 153-172.
- GUAMAN POMA DE AYALA, F., 1936. *Nueva Corónica y Buen Gobierno*, Institut d'Ethnologie, Paris.
- HOCQUENGHEM, A.M., 1977a. Une interprétation des « vases portraits mochicas », *Nawpa Pacha*, Berkeley, no. 15, 131-139.
- , 1977b. Quelques projections sur l'iconographie des Mochicas : une image de leur monde d'après leurs images du monde, *Baessler Archiv*, Berlin, no. 25, 163-191.
- , 1978. Les combats mochicas : essai d'interprétation d'un matériel archéologique à l'aide de l'ethno-histoire, de l'ethnologie et de l'iconologie, *Baessler Archiv*, Berlin, no. 26.
- , 1979a. Rapports entre les morts et les vivants dans la cosmovision mochica, *Les rites de la mort*, Paris (Catalogue du Musée de l'Homme).
- , 1979b. Les offrandes d'enfants : essai d'interprétation d'une scène de l'iconographie mochica, *Festschrift W. Lehmann, Indiana*, Berlin, no. 6 (à paraître).
- , 1979c. Les cerfs et les morts dans l'iconographie mochica, *Festschrift G. Kutscher*, Berlin (à paraître).
- , 1979d. L'iconographie mochica : une tentative d'interprétation. Communication au XLIII International Congress of Americanists, Vancouver, 1979.

- ISBELL, B.J., 1976. La otra mitad esencial. Un estudio de complementaridad sexual andina, *Estudios Andinos*, University of Pittsburgh, no. 12, Año 5, vol. V, 37-56.
- KUTSCHER, G., 1950. *Chimu. Eine altindianische Hochkultur*, Gebr. Mann, Berlin.
- , 1954. *Nordperuanische Keramik*, Gebr. Mann, Berlin.
- LARCO HOYLE, R., 1938-39. *Los Mochicas*, Lima.
- , 1965. *Checan*, Munich, Genève-Paris.
- , 1966. *Peru*, Archaeologia Mundi, Nagel, Genève.
- LANDIVAR, M., s. d. Contribución a mitos y leyendas en Azuay y Cañar, *Revista del Instituto azuayo de Folklore*, Cuenca, no. 4.
- MOLINA, C. de, 1943. Fabulas y ritos de los Incas, *Las crónicas de los Molinas*, Lima.
- MURRA, J. V., 1975. *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*, Lima.
- NUÑEZ DEL PRADO BEJAR, D., 1972. La reciprocidad como ethos de la cultura quechua, *Allpanchis Phuturinga*, Cuzco, no. 4, 148-153.
- NUÑEZ DEL PRADO BEJAR, J. V., 1970. El mundo sobrenatural de los Quechuas del sur del Perú a través de la comunidad de Qotobamba, *Allpanchis Phuturinga*, Cuzco, no. 2, 57-119.
- ONDEGARDO, P. de, 1916. *Información acerca de la religión y gobierno de los Incas*, Lima.
- ROWE, J., 1946. Inca culture at the time of the Spanish conquest, *Handbook of South American Indians*, Washington, vol. 2, 183-330.
- , 1948. The Kingdom of Chimor, *Acta Americana*, Mexico, vol. 6, no. 1-2.
- TSCHOPK. The Aymara, *Handbook of South American Indians*, Washington, vol. 2.
- VILLAGOMEZ, P. de, 1919. *Exortación e instrucción acerca de las idolatrias del arzobispado de Lima*, Lima.



Photo 1. — Représentation de supplice : homme attaché à un pilori. Musée de l'Homme, no. 50-63-1 (photo Hocquenghem).

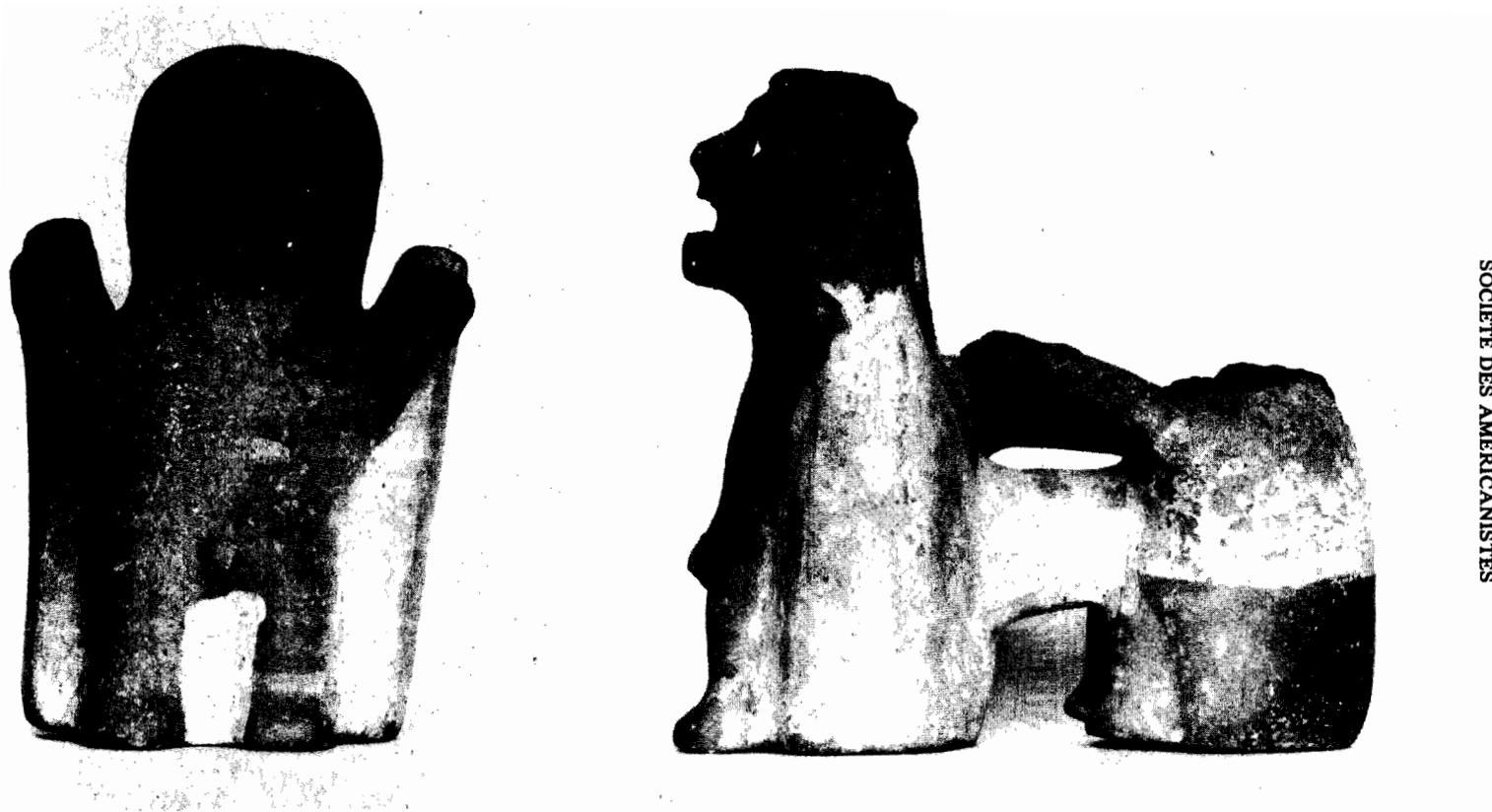


Photo 2a, b. — Représentation de supplice : un personnage dont il manque la tête entaille le dos d'un homme attaché à un pilori. Musée de l'Homme, sans numéro (photo Hocquenghem).

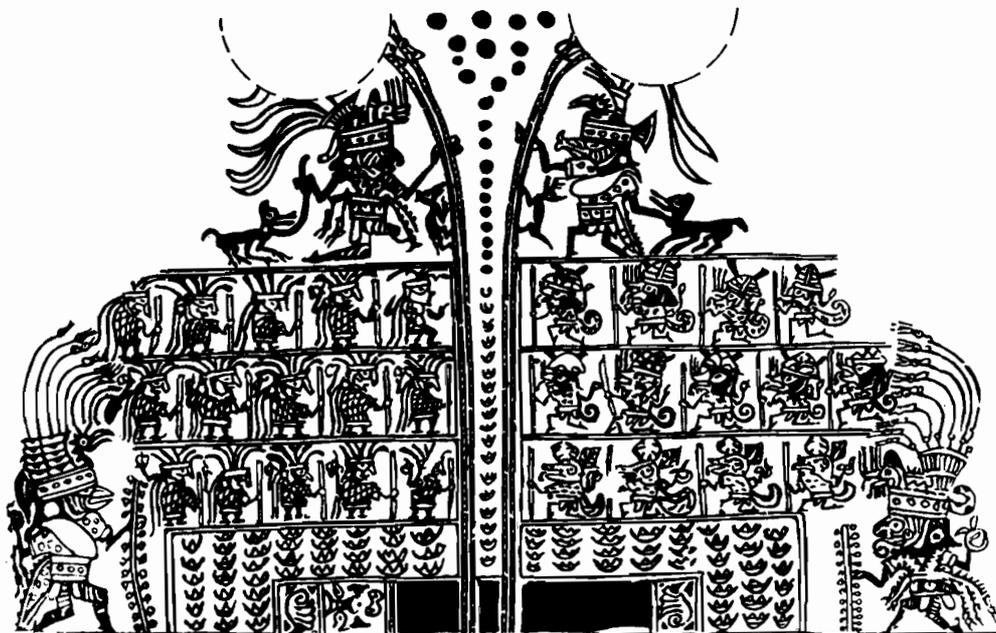


Photo 3a, b. (d'après Donnan 1976, fig. 2).